

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 26

Artikel: Une rupture
Autor: Drevetton, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198228>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

» Une princesse galante amena, sous le règne de Charles VI, la mode d'avoir les épaules et la gorge découvertes. On adopta des bonnets en forme de cornes ; on les porta si hautes et si larges, qu'il fallut agrandir les portes des appartements. C'est de ces cornes qu'est venu le nom de *cornettes*.

» Les manches des robes étaient déchiquetées et pendaient jusqu'à terre. On fortifia les chaperons par devant, avec des pièces de cuir et plusieurs cercles de baleine pour leur donner de la consistance ; c'était une espèce d'entonnoir dans lequel le buste des femmes se trouvait enfoncé. A cette même époque, commencèrent à se multiplier les bonnets en pain de sucre, auxquels on attachait un voile qui pendait plus ou moins bas, selon la qualité de la personne qui le portait. Ces bonnets s'appelaient *hennins* ; ils devinrent d'une hauteur si extravagante, qu'ils avaient quelquefois plus d'une aune de longueur.

» Comme on passe souvent d'une extrémité à l'autre, sous Louis XI, on adopta des bonnets si bas, et l'on aplatis tellement la coiffure, que les femmes semblaient avoir la tête rasée.

» Mais souvent l'amour de la nouveauté enfanta l'oubli des sentiments les plus doux.

» Ainsi, jadis, l'Opéra ayant été consumé par un incendie qui coûta la vie à une foule d'infortunés, on vit, quelques jours après, la couleur *feu-d'Opéra* devenir la couleur à la mode. On se parait du souvenir affreux d'hommes brûlés vivants !

» En 1789, les femmes portèrent des boucles d'oreilles et des bagues dans lesquelles elles avaient fait enchâsser des pierres de la Bastille. Elles appelaient cela des *bijoux à la constitution*.

» Avant cette époque, on les avait vues aller chercher la couleur de leurs rubans jusque dans les déjections d'un enfant royal. La couleur *caca-dauphin* orna toutes les parures, et ce mot que l'on retrace aujourd'hui avec répugnance, était sur les lèvres roses de toutes les coquettes.

» En 1666, la mode s'établit à la cour de Louis XIV d'étudier les mathématiques. Les dames ne parlaient plus que problèmes, théorèmes, équations, triangles, pentagones. Un pauvre jeune homme qui venait avec les plus jolis madrigaux était éconduit sans rémission, tandis qu'un vieux mathématicien chauve et édenté était comblé de caresses.

» Et qui croirait qu'il y eût un temps où la mode fut de se faire saigner à outrance ? On estimait alors les teints pâles et les airs languissants. — Ce sont les coquettes qui furent les premiers ministres de la mode. Qu'une jolie femme un peu célèbre ait les yeux bleus, les femmes aux yeux bruns n'osent plus se montrer. Qui inventa la poudre pour les cheveux ? Une femme sans doute qui, de bonne heure, eut des cheveux blancs. Elle voulut que toutes les autres parussent vieilles, afin de déguiser chez elle les ravages du temps. »

Les maris qui liront ce qui précède ne tarderont sans doute pas à redoubler d'aimables procédés envers leurs épouses, car chacun d'eux ne pourra s'empêcher de reconnaître que malgré ses chapeaux, où s'étagent à l'envi fleurs, plumes et rubans, leur toilette est convenable, même très modeste, comparée à celles qui exigeaient autrefois l'agrandissement des portes de la maison.

Songez donc un peu, messieurs, aux falbalas et aux excentricités inouïes de jadis !

Et vous, mesdames, estimez-vous heureuses aussi de n'être point exposées à être chassées du domicile conjugal pour avoir commis l'horrible faute de vous moucher !

Que seraient devenues, je vous prie, ces da-

mes de Rome et d'Athènes dont nous venons de parler, durant la grippe de l'hiver dernier, grippe qui débuteait ordinairement par un rhume de cerveau, alors qu'on n'entendait partout que des gens tousser, cracher et se moucher.

En résumé, nos aimables lectrices peuvent avoir la douce certitude que les toilettes féminines d'aujourd'hui ne justifient point les nombreuses critiques auxquelles elles sont en butte.

Vous serez d'accord avec moi, n'est-ce pas, mesdames ? L. M.

Le petit soulier de l'impératrice.

Sous le titre : *Une soirée aux Tuileries, pendant l'Exposition de 1867*, M. Frédéric Febvre publie dans le *Gaulois* un très spirituel et intéressant article sur une représentation théâtrale organisée par lui, au palais des Tuileries, sur la demande de l'empereur Napoléon III, et donnée à l'occasion de la présence à Paris de S. M. le roi de Prusse, du grand-duc de Mecklenbourg, du prince de Leuchtenberg, du comte de Bismark et autres grands personnages.

Le spectacle consistait dans une charmante comédie en un acte, de M. E. Legouvé, et ayant pour titre : *A Deux de Jeu*, interprétée par M^{me} Arnould-Plessy, M^{lle} Tordens et M. Frédéric Febvre, l'auteur que nous citons, les trois de la Comédie-Française.

M. Febvre raconte comme suit un incident assez amusant qui suivit cette représentation :

Lorsque l'acte de M. Legouvé fut achevé, l'empereur s'était levé, et tout le monde, naturellement, avait imité son exemple...

Seule l'impératrice était demeurée à sa place, et ce ne fut qu'au bout de quelques instants, sur un regard de l'empereur, qu'on la vit se lever et quitter en boitant le salon de réception au bras du roi Guillaume.

C'est seulement en 1879, pendant une visite à Camden Place, que j'eus le mot de l'énigme.

Comme nous parlions de cette folle année de 1867, de ce Paris endiablé, affamé de plaisirs, de cette exposition honorée de la visite de toutes les têtes couronnées, l'impératrice, avec cette grâce exquise dont elle a conservé le secret, me fit l'aveu suivant :

« Cette date du 15 juin 1867 me remet en mémoire, me dit-elle, un des moments les plus critiques de ma vie... Ça toujours été pour moi une sensation agréable que celle de poser mes pieds, sans chaussures, sur un parquet me communiquant un sentiment de fraîcheur ; c'est une très mauvaise habitude dont je m'accuse et dont j'ai été, ce soir-là, justement punie.

Pendant votre petite comédie, j'avais été assez heureuse pour laisser glisser un de mes souliers de satin... J'avais réussi à le pousser sous mon fauteuil, quand je vis l'empereur se lever et se disposer à quitter le salon de réception ; immédiatement, je me mis à la recherche du fugitif... mais j'avais beau allonger, sous ma longue traine, un pied investigateur... rien !... je ne sentais rien.

L'empereur me regardait, ne comprenant pas le motif qui me clouait à ma place. J'étais au supplice ! Enfin, je le sens... je l'attire à moi ce maudit petit soulier... Mais en le mettant, j'éprouve une vive douleur. Il y avait quelque chose dedans... je ne sais quoi, mais à coup sûr un objet qui me faisait boiter.

Au même moment, et comme je venais de prendre le bras du roi Guillaume, je vois une des grandes-duchesses qui se baissait, semblant chercher quelque chose... C'était, paraît-il, un magnifique pendant d'oreille, une perle splendide qui s'était détachée et était venue malencontreusement prendre place dans mon petit soulier.

Que faire ? Le garder plus longtemps était difficile, car ma boiterie commençait à être remarquée... Rendre la perle ? Mais alors, c'était avouer ma fâcheuse manie... Enfin, avec beaucoup de courage, la soirée s'acheva sans qu'on se doutât de rien ; le lendemain, je fis reporter le bijou maudit à la grande-duchesse, en lui faisant dire qu'il avait été retrouvé le lendemain matin, alors qu'on mettait en ordre le salon que nous occupions la veille...

Vous voyez, dit l'impératrice en achevant ce récit, que la situation de Cendrillon était moins critique que la mienne ! »

Onna lettra.

N'est pas lo tot que d'avai 'na balla man et dè bin savai grabottà su lo papai, faut sondzi à cein qu'on écrit et à quoui on écrit !

Quand on vouait on avocat àobin on notéro fèrè 'na comparuchon, on atto, àobin 'na lettra, vo brotton cein ein mein dè rein ; mà on a bio avai recordà, s'on brotte dinse trào rudo su lo papai, on pao bin soveint fèrè 'na mancartouche àobin derè dâi foutaises.

Lo mândzo dè R... et lo menistre dè V... étiont dou bons z'amis que s'étiont cognus dza quand recordàvant pè Lozena et, coumeint lè dou veladzo sont tot proutso, dè bio savai que fraternisàvant tant que poivant ; quand lo mândzo vegnâi à V..., ne manquâvè pas on iadzo dè passa à la tiura, kâ lo menistre avai adè pè lo fin fond dè la cava 'na tète dè vilhès botolhiès po lè vesitès, et lo menistre, quand l'allavè pèrdzi à R..., medzivè tzi lo mândzo, l'étâi vice-renversa, quiet !

L'autre dzo, que lo mândzo avai prai sè cinquante, lo menistre sè peinsa dè l'âi bailli on cadeau, coumeint l'ont coutema dè fèrè pè la vela. Faillâi don trovâ oquie que l'âi fassè pllièsi ; mà l'étâi lo diabblio ! Lo menistre sè desâi : « Ne pu pas l'âi atsetâ onna seringue àobin on bistouri, mé mouzo que l'ein a dza prâo, pu, cein arâi trào pouéta façon ; onna tièce dè vessicatoires àobin on sa dè farna dè lin po fèrè dâi z'impliâttes, cein n'arâi pas lo fi non pllie ! baque ! mein vè l'âi envoyai caquihès botolhiès dè cé vin rodze qu'est su lo trabilliâ d'avau et que tràovè tant bon ! »

S'ein va don queri on panâi, fourrè lè botolhiès dedein, et sè peinsa : « La serveinta àodrè cein portâ sta vèprâ, quand n'areint bu lo café et que l'arâ tot reduit ; mà mè faut vito l'âi envoyai on mot dè beliet pè la pousta po que l'aussè dévant midzo. »

Adon sè met à l'âi tortsi 'na lettra io complimeintavè son ami po sè cinquante et io l'âi soitavè on moué dè pratiquès et que pouessè onco vivrè quatro iadzo atant, pu bôtsivè la lettra ein l'âi desaint : « A l'occasion de ce bienheureux jour, permets-moi de t'envoyer ce soir, par ma servante, quelques bouteilles de Mâcon. »

Mâ quand l'eut écrit cé mot dè Mâcon, sè trovâvè à fin bas dâo folhiet et faillâi veri po poâi botzi la lettra ; adon, ein cè mîmo moment, ne faut-te pas que sa serveinte vignè rolhi à la porta po l'âi derè qu'on conseiller dè perrotte lo demandâvè défrou po oquie que pressâvè.

Tracè don vairè cein qu'ein irè, revint à la coaite bôtsi la lettrè, et sè dépatzè d'allâ la bailli ào poustillon que modâvè dza po R...

Ora, vo z'arâi falliu ourè quinnès recafaîès lo mândzo a fé quand l'a reçu cé beliet, kâ lo menistre avai fe 'na mancartouche dâo tonaire ; l'avâi tot bounameint met tot amont dâo folhiet : « *sideration distinguée* », que cein fasâi don, ein l'aisaient la lettrè tot dâo long : « A l'occasion de ce bienheureux jour, permets-moi de t'envoyer ce soir, par ma servante, quelques bouteilles de Mâconsidération distinguée — ton dévoué, B, pasteur. »

Une rupture.

Je n'avais pas revu depuis plus d'un an mon ami Robert quand, la semaine dernière, me trouvant de passage à Lyon, je le rencontrai inopinément sur le trottoir de la rue de la République.

— Permetts-moi, lui dis-je après une cordiale poignée de main, de t'adresser mes plus sincères compliments.

— A quel propos ?

— Mais à propos de ton mariage.

— De mon mariage ! fit-il, la figure subitement rembrunie, ah ! mon pauvre ami, tu tombes mal... je ne suis pas marié.

— On m'avait pourtant annoncé...

— On s'est trop pressé, voilà tout. Je devais, en effet, convoler en justes noces : mais, presque au dernier moment, tout a été rompu, et pour quel motif !

Il me prit par le bras et, réglant son pas sur le mien, sans s'inquiéter des passants qui parfois nous bousculaient, il continua :

— J'étais admis depuis quelques semaines à l'insigne honneur de faire ma cour à M^{lle} Anaïs Sabaty, une blonde adorable de vingt ans, dont les parents — après quelque hésitation, je dois l'avouer, car mes appointements ne leur semblaient pas en rapport avec la dot qu'ils donnaient à leur fille, — avaient bien voulu m'accorder la main. Je n'essaierai pas de te dépeindre la plénitude de mon bonheur. Je vivais dans un continuel ravissement dont le souvenir, malgré ce qui s'est passé, me plonge aujourd'hui, quand je m'y abandonne, en une tristesse presque insurmontable.

Sans parler de ses qualités morales qui, chaque jour, se révélaient un peu plus à moi dans l'abandon, l'intimité plus étroite de nos causeries, Anaïs, avec ses yeux bleus, les roses épanouies de ses joues, l'or rutilant de sa chevelure, — pour employer le langage des poètes : — avec sa taille mince et souple, la grâce, la distinction de toute sa personne réalisait à souhait mon idéal. Quand je la quittais, chaque soir, c'était dans mon âme un véritable déchirement. Je ne vivais plus jusqu'au lendemain, jusqu'au moment où il m'était enfin donné de la revoir.

Elle semblait éprouver pour moi la même tendresse. Je le devinais à l'éclair de joie qui illuminait son regard à mon approche, aux inflexions tremblantes de sa voix, aux légères palpitations de sa main lorsque je la tenais prisonnière dans la mienne, à ces mille riens qui ne sauraient échapper à l'attention toujours en éveil d'un fiancé épris comme je l'étais. A la voir si confiante, si heureuse elle-même, je m'attendrissais, dans un retour inévitable d'égoïsme, à la pensée du bonheur qui m'était réservé.

Trois semaines seulement nous séparaient de la célébration de notre mariage. C'était une après-midi. Je me trouvais seul avec Anaïs dans le petit salon qui avait entendu nos premiers aveux. Nous causions de notre entrée prochaine en ménage, des détails de notre installation. Soudain, changeant le cours de l'entretien, Anaïs me demanda :

— Vous montez à bicyclette, n'est-ce pas, Robert ? Je n'avais aucune raison de ne pas lui avouer la vérité. Aussi, très franchement, sans attacher la moindre importance à sa question, je lui avouai l'indifférence absolue où me laissait la « légère et coquette machine », comme disent les prospectus.

— Vous plaisantez ! fit-elle.

— Pas du tout... je ne monte jamais à bicyclette. Le mode de locomotion employé déjà au paradis terrestre par nos premiers parents, me suffit, dès que j'ai quelques heures de liberté, pour satisfaire mes innocents caprices de vagabondage... Ah ! le voyage à pied, sac au dos, bâton à la main, comme un pèlerin de jadis, quel plaisir et quel charme ! Jean-Jacques Rousseau et Victor Hugo ont écrit à ce sujet des pages délicieuses, je vous les ferai lire.

Anaïs ne répondit pas. Une ombre passa sur son visage. Un pli — que je n'avais jamais vu — barra durement son front. Elle pinga les lèvres avec une expression de vive contrariété. D'un coup, par l'aveu si simple que je venais de lui faire, s'évanouissait en quelque sorte — j'en eus la vague intuition — le prestige que je pouvais avoir conquis à ses yeux par une cour assidue de deux mois. Pourtant, au bout d'un instant, s'efforçant de sourire, elle reprit :

— Je n'ai vraiment pas de la chance !... Moi qui attendais d'être mariée pour pouvoir pédaler tout à mon aise, car j'en raffole, moi, de la bicyclette... J'avais oublié de vous le dire... Mais je pense bien que vous suivrez mon exemple, ne serait-ce que pour m'accompagner dans mes promenades ?

Je secouai la tête.

— Je ne vous ferai pas cette promesse, ma chère Anaïs, parce que je sais d'avance que je ne la tiendrai pas. Quand on aime comme je vous aime, on ne prend que les engagements que l'on est sûr de tenir... Demandez-moi tout ce que vous voudrez, je m'inclinerai avec empressement devant tous vos

désirs... mais ne me demandez pas de monter à bicyclette. Jamais je n'y monterai. C'est un principe auquel j'ai juré de rester fidèle.

— Décidément, vous n'êtes pas galant, dit-elle en se levant d'un air boudeur. Elle se dirigea vers la fenêtre, souleva le rideau et feignit de s'absorber dans la contemplation de la rue.

Je m'étais levé à mon tour et je restais décontenancé au milieu du salon.

— Bah ! pensai-je, c'est un caprice... dans un instant il n'y paraîtra plus.

Et pour prouver à Anaïs que je ne lui gardais pas rancune de son accès de mauvaise humeur, je m'approchai d'elle.

— Je vous ai fait de la peine, Anaïs, pardonnez-moi, je suis prêt à vous la faire oublier en vous aimant encore plus, s'il est possible.

D'un ton dur, cinglant comme un coup de fouet, elle répondit :

— Laissez-moi.

Une douleur atroce me traversa le cœur. Je fus comme frappé de stupeur et je ne parvins qu'à grand peine à prononcer ces mots :

— Vous venez, Anaïs, sans vous en douter, de me faire beaucoup de mal.

Elle haussa presque imperceptiblement les épaules. Mais si peu apparent qu'il eût été ce mouvement, il ne m'avait pas échappé. Un sentiment d'amertume et de colère à la fois m'envahit. Je pris mon chapeau et mes gants et, les yeux humides, l'âme brisée, vacillant comme un homme ivre, je me retirai.

Je ne devais plus revenir, car le charme était à jamais rompu. Un revirement subit s'était opéré en moi. Le croirais-tu ? C'était moins l'offense gratuite qu'Anaïs m'avait faite, la dureté de ses paroles, l'ironie méprisante que j'avais lue ou que j'avais cru lire dans ses regards, qui avaient produit cette transformation soudaine de mes sentiments, que la vision désenchantante qui me poursuivait longtemps après ma sortie de chez ses parents : celle d'une jeune femme, visage en feu, les cheveux en désordre, sous le canotier enrubanné de rouge, en jupe courte ou en culotte bouffante, qui ne ressemblait que très vaguement à celle que j'avais aimée, à l'exquise créature, d'une ingénuité charmante en ses timides expansions, que j'associais encore, quelques heures auparavant, à tous mes rêves d'avenir.

Si belle, si ravissante qu'elle fût sous les cheveux blonds qui semblaient auréoler d'or son front, pouvais-je épouser une jeune fille qui, presque à la veille de son mariage, oubliait son fiancé pour ne songer qu'aux joies de la pédale ?

Voilà, mon cher ami, pourquoi je n'ai aucun droit aux compliments que tu m'adressais tout à l'heure.

— Comment a-t-elle pris la rupture, M^{lle} Anaïs ?

— Je l'ignore et n'ai pas cherché à le savoir. Tout ce que j'ai appris, c'est qu'elle est mariée depuis deux ou trois mois.

— Avec un lauréat de concours vélocipédiques, le champion de...

— Non, avec un bureaucrate quelconque qui a près du double de son âge... et qui est boiteux, ce qui lui interdit jusqu'à la fin de ses jours le sport cher à son épouse.

— Eh bien, dis-je à Robert qui semblait pressé de me quitter, mes sincères félicitations malgré tout, tu es vengé.

— Pas encore, mais je crois que ça ne tardera pas. A l'exemple de beaucoup d'hommes politiques, j'ai abdiqué mes principes. Je vais prendre ma dernière leçon de vélocipédie, et comme je suis déjà d'une assez jolie force, je me propose, dès demain, d'aller, chaque jour, pédaler un petit quart d'heure, d'un air vainqueur, sous les fenêtres de mon ex-fiancée. La voilà, ma vengeance.

EUGÈNE DREVETON.

Il n'est presque pas besoin de rappeler la grande attraction que nous offrira, les 6, 7 et 8 juillet, la **Fête du Vieux-Lausanne**, organisée par la Société pour le développement. La physionomie de la promenade de Derrière-Bourg, transformée comme sous une baguette magique, pleine de souvenirs du bon vieux temps, de délassements de tous genres et d'amusantes surprises, fera la joie des visiteurs qui s'y presseront en foule pendant ces trois journées. Le coup d'œil de cette fête sera on ne peut plus original, rien de semblable n'ayant été fait jusqu'ici dans notre ville.

N'oublions pas d'ailleurs qu'elle est donnée au profit d'œuvres de bienfaisance et d'utilité publique.

Un bon déjeuner. — La Société des produits alimentaires Maggi, à laquelle on doit tant d'excellents produits, a étudié l'important problème de l'alimentation de l'enfant, tout spécialement depuis l'âge où celui-ci, commençant à utiliser ses jeunes forces, ne se contente plus de l'alimentation uniquement lactée.

Ce problème a été très heureusement résolu par la société sus-mentionnée. Voici d'avenantes petites tablettes brunes, doses de cacao au gluten, d'un goût exquis et contenant, sous une forme concentrée, tous les éléments nutritifs importants du cacao. Ecrasée dans une tasse avec la cuiller, et recouverte de lait bouillant, chacune de ces tablettes donne instantanément une boisson saine et appétissante que l'enfant boit volontiers à la tasse ou mange à l'assiette comme une soupe légère. Il convient tout particulièrement aux estomacs délicats et aux enfants éprouvés par une croissance rapide. Non seulement ce cacao constitue un excellent déjeuner, mais il n'est pas moins apprécié comme repas du soir. Ne fatiguant pas l'estomac de l'enfant, celui-ci s'endort plus paisiblement. La simplicité de la préparation de ce produit ne peut qu'en généraliser l'emploi, en voyage, à l'hôtel, à la campagne.

La montre comme boussole. — Toute bonne montre peut servir de boussole, nous dit la *Science pratique*. On n'a qu'à la placer horizontalement et à diriger la petite aiguille vers le soleil. En prenant la bissectrice de l'angle formé par cette aiguille et la direction du chiffre 12, on aura la direction du sud. A supposer, par exemple, que la petite aiguille montre 10 heures, le sud se trouvera dans la direction de 11 heures, en tenant le cadran comme nous l'avons indiqué.

Emploi du coton pour les coupures. — Tout le monde sait que la toile d'araignée a la propriété d'arrêter le sang des coupures ; mais comme il est peu de personnes qui se soucient d'entretenir ces insectes utiles, mais désagréables, nous croyons devoir indiquer un moyen tout aussi simple : c'est d'entourer la coupure de coton cardé. C'est par erreur que certaines personnes attribuent au coton des propriétés malfaisantes : loin de là, aujourd'hui, beaucoup de praticiens le substituent avec avantage à la charpie de toile.

Pots à fleurs. — On prétend généralement que les vases utilisés pour la culture des plantes doivent être en terre cuite poreuse. Plusieurs personnes affirment cependant qu'elles ont obtenu d'aussi bons résultats dans des pots en terre cuite vernie. *Le Petit Jardin*, qui traite les questions d'horticulture d'une manière toute spéciale, penche pour cette dernière opinion, et conclut qu'il n'y a pas lieu de se soucier de la plus ou moins grande porosité des vases pour les plantes cultivées en appartement, et de choisir, à son gré, aussi bien des pots vernis que des pots poreux.

Le docteur X... vient de couper les deux jambes à son patient. Après quelques paroles d'encouragement, il ajoute :

— Suivez bien mes recommandations. Du calme, beaucoup de calme, et dans six semaines, au plus, vous serez sur pied !

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

En vente au bureau du « Conteur vaudois » :

Au bon vieux temps des diligences

Deux conférences historiques et anecdotiques, par L. MONNET

Extrait de la table des matières : Postes d'autrefois. — Journaux et almanachs du temps. — Voituriers et aubergistes. — Nos anciens moulins. — Anciennes foires. — Bateliers infidèles. — Routes d'autrefois. — Un voyage de Vevey à Genève, en 1815. — Un facteur dans l'embaras. — Institueuses en voyage. — Avantages et désagréments des diligences. — Discours d'un syndic. — La chute d'un gouvernement, etc., etc.

Jolie couverture, illustrée par R. LUGNON.

Prix : Fr. 1.50.

Le docteur Vicomte de SAINT-ANDRI, à Alexandrie (Egypte), écrit : « Pour la reconstitution du sang chez les personnes anémiques j'ai toujours obtenu les résultats escomptés avec les **Pilules hématogènes du docteur Vindvogel**. Je considère ce remède comme étant le plus efficace dans toutes les formes d'anémie ».

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.